

Un entretien inédit avec Gérald Leblanc

Paul Savoie

Numéro 133, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40859ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Savoie, P. (2006). Un entretien inédit avec Gérald Leblanc. *Liaison*, (133), 6–8.

Un entretien inédit avec Gérard Leblanc

PAUL SAVOIE

IL Y A QUELQUES ANNÉES, toi, Roger Léveillé et moi avons voyagé ensemble sur le TGV Paris-Lyon. Je trouvais fascinantes les conversations que tu avais avec Roger sur les chanteurs blues américains, sur New York, sur les poètes beat et sur Kerouac. Pourrais-tu me parler de l'importance qu'a eue l'américanité dans ta vie et dans ton œuvre ?

Il existe plusieurs portes pour entrer dans cette fascination que j'ai de l'Amérique et, par conséquent, de l'américanité. Dans un premier temps, la notion d'exotisme presque de la parenté « des États » qui s'en venait chaque été avec le gros char et tout le reste. Je ne comprenais pas encore la notion d'exil, de ces braves gens qui travaillaient jour et nuit dans les usines... bref, je n'en retenais que le côté clinquant. Avec l'arrivée de la radio, du rock'n'roll, Little Richard, Ray Charles, Chuck Berry, l'Amérique noire déchaînée m'a envahi le corps en même temps que la puberté, un brassage physique/psychique. Tout en étant de culture acadienne francophone, de parents unilingues, l'anglais a aussi été présent dès un très jeune âge comme une composante de mon univers : la musique, bien entendu, mais aussi les bandes dessinées, *MAD Magazine*...

Je cherche d'autres pistes qui expliqueraient mon intérêt pour cette notion d'américanité, et je dois conclure que l'influence décisive, marquante, a été Jack Kerouac et son roman *On the Road* que j'ai lu à l'âge de 19 ou 20 ans, l'âge idéal. J'avais goûté aux romans de Sartre, de Camus, ces « romans d'idées », stimulants, très français mais l'univers de Kerouac, je le comprenais du dedans, les références ne m'étaient pas étrangères. Et tout ça débouche alors sur l'œuvre de Lawrence Ferlinghetti, celle d'Allen Ginsberg, qui ont été pour moi de grandes leçons d'écriture. Tout ça m'a stimulé (me stimule toujours, au demeurant) au plus haut point. J'y voyais le projet de cartographier une réalité, ou encore d'en fantasmer l'effet.

Je mentionnais la musique... le jazz et ses dérivés surtout m'ont ouvert d'autres portes. Miles Davis éternel, John Coltrane, Nina Simone, tant d'autres. Une étude approfondie du phrasé de Billie Holiday, par exemple, a marqué à jamais ma façon d'écrire.

Chez Kerouac, ce qui me séduisait était son immense pouvoir d'évocation des lieux et des gens rencontrés, sa compassion que son intérêt pour le bouddhisme rehausait, j'y voyais son entreprise d'écriture comme une tentative de « sanctification » du quotidien. Il me semblait que les choses les plus simples de l'existence méritaient qu'on s'y arrête, que mon « petit monde à moi » était aussi porteur de vérité, qu'il était possible de l'écrire pour le rendre présent dans la langue. Et que cette affirmation de la vie comprenait une dimension spirituelle, dans le sens large du mot, qui m'a toujours parlé. Pour revenir à Ginsberg encore, qui termine son long poème « Howl » par « *Holy! Holy! Holy! [...] / The world is holy! The soul is holy! The skin is*

holy! The nose is holy! The tongue and cock and hand and asshole holy! », etc. Ou encore Lawrence Ferlinghetti qui présente le livre de Bob Kaufman *Solitudes Crowded With Loneliness* avec cette phrase-clé : « *The search for ecstasy nevertheless goes on* ». Dans une Amérique obsédée par la réussite matérielle, l'uniformisation, le rêve du bungalow, ces paroles m'étaient une oasis, une entrée dans un univers parallèle où la poésie et la révolte étaient non seulement possibles mais, à mes yeux, salutaires. Je n'ai vraiment pas changé d'avis 40 ans plus tard. Aujourd'hui, l'Amérique que j'aime est toujours celle de ceux et celles qui disent non, les anti-Bush, les anti-mort, ceux et celles qui travaillent à la valorisation de la dignité humaine, cette Amérique qu'on ne voit pas sur les grandes chaînes de télé, ce sont les enfants de Kerouac et de Ginsberg qui œuvrent dans la rue, dans leur quartier, leur ville et avec qui je sens une grande fraternité.

Tu dis que c'est à 19 ans que tu as fait la rencontre d'auteurs qui ont fait une grande différence dans ta vie et dans ton œuvre. Quels ont été tes premiers pas en écriture ?

Du plus loin que je me souviens, j'ai su que j'aurais à faire avec l'écriture. Enfant, à l'âge de trois ou quatre ans, alors que le journal *L'Évangéline* traînait sur la table, j'étais fasciné par ces signes. Je demandais à ma mère ce que ça voulait dire et, patiemment, elle me montrait comment ces lettres formaient des mots. Je ne savais pas ce que voulait dire « écrire » ou « écrire », mais je sentais en moi une fascination qui ne s'est jamais démentie de la magie du langage. Je ne sais pas comment expliquer ça, cette certitude à un si jeune âge que ma vie serait inextricablement liée au travail sur la langue. Quand j'ai appris à écrire, ce fut une grande joie. J'ai commencé très tôt à transcrire ce que j'entendais autour de moi à la maison sur des feuilles. J'adorais les compositions qu'on nous donnait comme devoir à l'école. J'inventais déjà, modestement sans doute, mais j'inventais. J'ai commencé à tenir un journal assez tôt. Mes secrets, mes rêves et, bien sûr, mon quotidien. Les premières amours, les épanchements, la salade. Mais tout ça passait par l'écriture. Les imitations (Lamartine, Hugo, etc.) et, finalement, la découverte de Kerouac, Ginsberg, Ferlinghetti, qui allaient tout changer. Écrire a toujours été pour moi la chose la plus normale au monde.

Te souviens-tu du cheminement que tu as suivi dans la préparation de ton premier recueil ?

J'ai mis beaucoup de temps à préparer mon premier recueil. Comme j'ai rencontré Raymond LeBlanc et Guy Arsenaault au début des années 70 à Moncton, que nous échangeons beaucoup sur l'écriture, la poésie, et qu'ils ont publié assez tôt (*Cri de terre* et *Acadie Rock*), je m'imaginai que je n'avais rien à ajouter à ces œuvres fortes, que ce serait tout au plus de la copie. Même si j'écrivais de façon soutenue, que je publiais régulièrement dans des revues, des journaux,

qu'on me disait que j'avais bel et bien une voix originale, j'étais toujours incertain quant à la « valeur » de mes textes. Et je n'arrivais pas à « construire » un recueil. J'ai essayé à plusieurs reprises, mais rien ne semblait tenir. À la fin des années 70, des amis m'ont dit fermement : « Ça suffit ! » Les Éditions Perce-Neige venaient d'être fondées avec la mission de publier un premier livre d'un auteur. Son directeur, Melvin Gallant, m'a fait la proposition de soumettre un manuscrit. Je suis donc parti dans la péninsule acadienne, dans la région de Caraquet, dans une petite maison que des amis m'ont prêtée, avec une liasse de poèmes et c'est au courant de l'été 1980 que j'ai lu, relu, colligé ce qui est devenu *Comme un otage du quotidien* publié en 1981. Ce fut un travail qui m'a permis de voir un peu ce que j'avais écrit au cours des der-

nées, de notre production littéraire. (Des écrivains ont publié avant nous, bien entendu, et non des moindres, mais ils devaient le faire au Québec.) C'était dire aussi qu'un projet littéraire était possible dans le milieu, ce qui n'est pas peu de chose. Je m'attendais en pensant à ce mélange de professionnalisme et d'une certaine naïveté des débuts de l'édition en Acadie. Trente ans après ces débuts, personne n'oserait dire qu'il n'existe pas de littérature acadienne!

Tu fais partie de ce que je considère comme la « première vague » des écrivains acadiens à bâtir une œuvre solide et à se faire connaître à l'extérieur de l'Acadie. As-tu réfléchi à l'importance de ce premier mouvement, à ce qu'il a apporté, à ce qu'il signifie ?



nières années, de constater que j'avais effectivement exploré les thématiques qui me préoccupaient, bref, que j'avais un recueil en main.

Historiquement, il se passe quelque chose d'assez extraordinaire au début des années 1970. On voit, dans trois régions différentes du Canada français, la mise sur pied de nouvelles maisons d'édition. Cela correspondait, bien sûr, à un besoin des communautés francophones en milieu minoritaire de trouver un mode d'expression. Selon toi, quelles ont été les retombées de ce phénomène en Acadie, pour le milieu mais aussi pour toi-même ?

La création d'une première maison d'édition en Acadie (comme ailleurs au Canada français) fait partie d'un réveil collectif où l'on avait décidé de cesser de parler de survie et d'agir sur notre devenir. Dans cette mouvance parfois turbulente qui a touché tous les aspects de la société, on a aussi fait place aux créateurs qui annonçaient déjà ces mutations. La création d'une maison d'édition vise à assurer la maîtrise éditoriale,

Il faut tout de même saluer bien bas le travail de pionniers de deux écrivains de première classe qui ont un peu tracé la voie : Antonine Maillet et Ronald Després, en quelque sorte des *lone rangers*. Mais ceux de mon âge ont un peu agi comme une génération si je peux dire, comme un ensemble dans un mouvement d'affirmation. Au début des années 80, il y a eu une grande ouverture de la part d'un certain nombre d'écrivains québécois à nos œuvres. Des invitations ont suivi, les livres ont circulé. L'important a été de faire valoir qu'il existait une littérature moderne ici, que l'Acadie était plus complexe qu'une certaine image folklorisante qui avait cours.

À mes yeux, tu es un des joueurs-clés dans la littérature acadienne, mais aussi dans la littérature francophone en général. Tu représentes, pour moi, ce que Gaston Miron a représenté pour la littérature québécoise. On peut dire que tu es un auteur qui s'est rendu partout, qui s'est fait voir, entendre. As-tu été conscient d'avoir eu ce genre de rôle à

jouer? Et, si oui, comment t'y es-tu pris pour réaliser tes objectifs?

La comparaison avec Miron m'honore et me gêne un peu. Si j'ai toujours été criblé de doutes par rapport à mon propre travail d'écriture (je le suis encore, au demeurant), je n'ai jamais eu de doute quant au talent, à la force, à l'originalité et au potentiel de la culture acadienne dans ce qu'elle a de plus inventif et de beau. Donc, «défendre» ou présenter cette culture et, à plus forte raison, sa littérature m'est naturel. En défendant ou en célébrant cette culture, je défends peut-être également ma place là-dedans, ma «légitimité».

Il y a plusieurs niveaux dans ton écriture et tes textes ont une grande portée. Dans tes écrits, as-tu l'impression que ton œuvre a une dimension qui te dépasse, que tu as eu à construire une œuvre qui représente un peuple dont tu es le porte-parole? Ou est-ce simplement par hasard que tes textes se font porteurs de parole de toute une communauté, de toute une histoire?

Mon œuvre s'est construite au quotidien, au jour le jour. Ma curiosité, mon besoin d'expression ont emprunté d'étranges avenues qui ont nourri mon écriture. J'y allais au pif, comme on dit, et cela a donné à mon œuvre un ton, une voix singulière, je suppose, à laquelle ma communauté a répondu.

Toutefois, je n'aurai jamais, comme certains, la prétention de parler pour «un peuple». J'avoue que j'ai toujours écrit pour moi-même d'abord, parce que je ne peux pas ne pas écrire. Le fait de publier ensuite est alors un geste social. Que mes textes aient par la suite une résonance, un impact dans le milieu, ça me surprend toujours, mais cela me rappelle que je fais partie d'une culture et que j'y contribue à ma façon. Dans tout ça, j'aime le mot d'Alain Masson, critique français de cinéma et professeur au lycée Janson-de-Sailly, qui a beaucoup écrit sur mon travail: «Gérald Leblanc a tout pour déplaire à la sensibilité académique.» Quel bonheur!

La littérature acadienne circule bien. Elle est bien reçue partout au Canada, en Europe, en Louisiane. Comment expliquer ce phénomène?

Je ne saurais dire précisément... La littérature acadienne trouve des lecteurs accueillants peut-être en raison de sa diaspora, de son histoire (on célébrait le 400^e anniversaire de fondation de l'Acadie en 2004). Il y a quelque chose d'héroïque, je suppose, à l'idée qu'il n'y a plus d'Acadie géographique (cette année, 2005, nous «célébrons» le 250^e anniversaire de la Déportation), mais qu'il y a toujours des Acadiens.

Tu es un auteur attachant, charismatique. Je m'en suis bien aperçu lors d'une lecture à laquelle j'ai participé avec toi, France Daigle, Roger Léveillé et Andrée Lacelle. C'était à Grenoble, en France, dans un amphithéâtre d'un lycée avec, pour auditoire, une centaine d'élèves. Chacun des auteurs avait été fort apprécié. Mais lorsque est venue la période de questions, j'avais nettement l'impression que les élèves se tournaient vers toi, qu'ils voulaient t'entendre parler, t'exprimer. Je crois que c'est ton dynamisme, ta franchise, ton côté expressif qui sert de point d'aimantation pour les gens. Es-tu conscient d'avoir ce pouvoir?

J'ai une grande gueule et je me le suis fait dire souvent. Mais j'ai aussi une immense qualité d'écoute. J'ai le souci de

communiquer afin qu'il y ait échange, dialogue. Les Acadiens ont été si longtemps renfermés sur eux-mêmes qu'ils ont aujourd'hui une soif folle d'aller vers les autres, de leur parler. Étant bouddhiste depuis plus d'une vingtaine d'années, j'ai aussi appris à diriger mon énergie vers une compréhension plus immédiate de mon entourage, à être présent à l'autre, à être ouvert.

Maintenant, tu es à un point dans ta vie où tu as une œuvre considérable derrière toi. Comment caractériserais-tu cette œuvre?

Pour aller vers le plus simple, je dirais que mon œuvre est la trajectoire d'un individu qui essaye de trouver sa voix, de parler des menus plaisirs et déceptions du quotidien, de s'inscrire dans le temps et l'espace d'un lieu quasi mythique qui s'appelle l'Acadie, de mettre en mots la spécificité de cette culture et de son expérience, la cartographie de cette aventure humaine.

Ces derniers temps, tu as eu à affronter un mal terrible, le cancer, qui t'a sûrement amené à te poser plusieurs questions, à voir certaines choses différemment ou selon une tout autre perspective. As-tu le goût d'en parler?

Je peux bien en parler vu qu'il y a encore une grande peur, une grande résistance à parler de cette maladie. En recevant le diagnostic du cancer, nous sommes confrontés de façon très crue à notre mortalité. J'ai dû en faire le tour, n'est-ce pas? Je n'ai plus peur de la mort. Elle nous attend tous. Mais je suis revenu sur mon passé, ma vie jusqu'ici. En suivant les traitements de chimiothérapie, qui sont d'une brutalité féroce, nous sommes forcément dans le moment présent. Je voulais goûter jusqu'à l'épuisement cette expérience. Évidemment, ayant traversé cette épreuve, cela rehausse ma passion de vivre. J'ai appris à me laisser dire que j'étais aimé. Je suis à l'écoute plus que jamais des plus simples choses de la vie et je me compte très chanceux des ami.e.s que j'ai. Par exemple, j'entends encore la douce voix de Marie-Claire Blais au téléphone depuis Key West, qui tenait à me rappeler que je devais manger beaucoup de légumes.

Je crois que tu es très bien placé pour parler de la littérature acadienne et probablement de la littérature canadienne-française en général. Selon toi, où est rendue cette littérature et quelles sont les perspectives pour l'avenir?

Les littératures de langue française en milieu minoritaire n'ont pas fini de nous solliciter. La ruse et l'astuce dont nous avons fait preuve pour avoir droit au chapitre existent toujours. Ayant jeté les bases de nos littératures respectives, nous avons tous le souci de dépasser les confins de nos milieux, d'aller à la rencontre des autres et une très belle porte virtuelle s'ouvre tranquillement: celle de la francophonie mondiale, qui n'en est qu'à ses premiers balbutiements. Il faut s'investir dans cet espace, ne pas avoir peur de voir plus grand puisque nous en sommes rendus là. ■

Paul Savoie est l'auteur d'une vingtaine de livres. Il vit à Toronto.